L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 9 JUIN 1890. 63ème Année

Dufour & Bonnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 9 JUIN 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la caisse, avec les par ceux.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un	$3 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par B. Concrete, au coin des rues Bienville et Franklin—Le contenu d'une épicerie en détail.

Par Robinson & Underwood, au No 220 rue Fremiere, coin Celeste—Un lot de beaux meubles de ménage, stores, ustensiles de cuisine, stoves; chandeliers, etc.

Par le Shérif, à la Bourse des Encanteurs—Un grand assortiment de billets à ordre, bills à recevoir, comptes, etc.

Encore M. de Bismarck.

QUELQUES RÉFLEXIONS DE "LA LIBERTÉ."

La retraite rendrait-elle les hommes d'Etat accessibles et bienveillants? M. de Bismarck reçoit les reporters; ceux d'Allemagne, ceux de Russie et ceux de France aussi. C'est presque une conversion. Naguère, il n'aimait ni la presse ni les journalistes. Il en parlait avec un dédain non dissimulé, parce qu'il était sincère. Il les tenait en telle aversion qu'il ne se donnait pas la peine de déterminer leurs convictions, il achetait leur conscience. La caisse des reptiles n'était-elle pas une institution injurieuse? Injure dorée, soit, mais injure.

Est-il revenu à des sentiments plus équitables, ou bien persévère-t-il assez énergiquement dans son opinion première pour penser que si l'argent suffisait en chancellerie tout puissant, la politesse, la bonhomie de l'accueil suffiront au chancelier en disgrâce?

Quoi qu'il en soit, le rusé diplomate nous paraît se jouer avec une dextérité courtaude de ses mains interlocuteurs d'aujourd'hui, comme il se jouait des diplomates européens avec l'autoritarisme dont la franchise plus apparente encore que brutale, fut une des habiletés.

A chacun des visiteurs sténographes qu'il reçoit à Friedrichsruhe il offre le dîner, mais dit ce qu'il veut plus expditivement que ce qu'il pense. La preuve est dans la diversité et dans la contradiction de ses nouveaux propos de table.

En l'ermite forestier d'à-présent, M. Busch aurait peine à reconnaître le chancelier de fer, celui dont il enregistrait, pour la postérité, les moindres mots. Ces mots de soldat enivré du triomphe, plutôt que de diplomate toujours maître de soi, furent, tout le long de la route de France, des traits qui avivaient encore les blessures de la sanglante vaincue.

Devenu vieux, l'ermite se montre à ses invités, à travers le pigeme d'une domaine de vins des grands crus, plein d'une bienveillance souriante. Il insiste si doucement et si simplement, paraît-il, les meurtrissures de son gantelet sur tous les bras qu'il a saisis, sur toutes les mains qu'il a serrées, que les journalistes vantent à l'envi les séductions du créateur de l'empire allemand. Ah! s'il se révélait parfois, comme nous le croyons, tel qu'il fut pendant toutes ses années de pouvoir, le chancelier doit rire, sous sa grosse moustache, de ces mariyandages de plume.

Un journaliste russe, correspondant berlinois de la *Novoié Vrémia*, avait exprimé son enthousiasme avec un tel lyrisme, que le directeur du journal, "homme de principes avant tout, dit un télégramme de Saint-Pétersbourg, répugna si fort à l'idée de prêter ses colonnes à une apothéose de M. de Bismarck, qu'il préféra passer au compte des profits et pertes la dépense de l'interview."

On sait cependant que le chancelier a affirmé qu'il "considère une guerre offensive contre la Russie comme un véritable malheur pour l'Allemagne". Or, le même jour, le *Figaro* publiait une série de notes communiquées par un intime de M. de Bismarck, où il est dit: "L'ennemi de l'Europe, l'ennemi héréditaire dans le vrai sens du mot, c'est l'Est,—la Russie."

A rapprocher cette exclamation de celle du discours de Kœnigsberg: "Je ne laisserai pas toucher à nos provinces de l'Est, s'est écrié Guillaume II, et celui qui essaierait de le faire verrait que ma force et ma puissance sont des rochers de bronze!"

Dans la conversation que le prince de Bismarck a eue avec un de nos confrères parisiens nous avons relevé trois ou trois affirmations, les explications contre lesquelles l'histoire des vingt dernières années pourrait nous autoriser à protester. L'importance active du prince, diminuée, diminue par contre-coup l'importance de ses explications diplomatiques. Mais nous ne pouvons nous empêcher de croire qu'en plus d'un endroit il a plaisanté, comme autrefois devant M. Busch.

L'ancien chancelier de l'empire, feignant d'ignorer le nom d'un ancien chef du cabinet français qui dirigea nos affaires étrangères et ne se souvenant que de la coupe de sa barbe, tandis qu'il ne tarit pas de louanges rétrospectives à l'adresse d'un ancien collaborateur de la Défense nationale, ce sont là jeux de prince. Pour nous, étant ministres, nous craindrions ces louanges à l'égal des présents grecs.

Il faut bien que le sole des arbres, puisque je ne peux plus scier des hommes, [illegible] riant M. de Bismarck à M. des Ho[illegible]

N'a-t-il pas [illegible] de se rattraper un peu sur les journalistes?

Une méprise plaisante.

La *Pall Mall Gazette* raconte qu'un membre du parlement avait demandé au secrétaire de bien placer son fils pour écouter au discours de M. Gladstone.

—Je désire, avait-il [illegible], que mon héritier entende le g[illegible] avant sa mort.

M. Pomeroy, se [illegible] sur la pensée du solliciteur, lui fit remarquer que M. Gladstone se portait heureusement encore fort bien et était très vigoureux.

—Oh! certes, répondit vivement le membre du parlement, mais je voulais dire avant la mort de mon fils.

Chez un coiffeur:

—Il me semble, garçon, que vous avez les mains bien sales!

—Je crois bien; il y a trois quarts d'heure que je n'ai pas fait de shampooing!

En cour d'assises:

Une femme est accusée d'avoir voulu empoisonner son mari avec du phosphore. Celui-ci, soigné à temps, a échappé à la mort, et assiste à l'audience.

—Qu'avez-vous à dire pour votre défense? demande le président à l'accusée.

—Je demande qu'on fasse l'autopsie.

Bébé va en visite chez une dame qui lui a donné des bonbons.

—Bonjour, comment vas-tu? dit la dame.

—Bonjour, répond Bébé. Comment vont tes bonbons?

Un vieillard grincheux se plaint que les générations nouvelles perdent, peu à peu, toutes les nobles croyances d'autrefois, n'ont plus foi en aucun idéal.

—Heureusement, dit le docteur Z....., mais avons trouvé à ce mal un remède souverain.

—Ah! vraiment! Lequel donc, s. v. p.?

—Eh bien! [illegible] la méthode anti-scoptique.

Entre paysans:

—Oh que tu vis comme pa, Mathurin?

—Je n'en parle pas, Nicholas! ma femme est à la mort et j'ai mes deux vaches malades.

—Pour bien?

—Bien, pour bien, j'vas chercher.... le médecin!

FEUILLETON.

Honneur d'Artiste

— PAR —

OCTAVE FEUILLET.

DERNIÈRE PARTIE.

(Suite.)

Sa sympathie pour Pierrepont n'était ni douteuse ni cachée.... mais ne s'expliquait-elle pas naturellement par les rapports de naissance et d'éducation, les traditions de famille, les souvenirs communs?.... Pierrepont n'était-il pas lui-même un homme cité pour sa loyauté exceptionnelle?.... Comment les soupçonner tous deux d'une abominable duplicité, d'une basse trahison,—et cela, sur les imputations d'un être comme Calvat,—sur la foi d'une dénonciation qui avait tout juste la valeur d'une lettre anonyme..... Car les paroles que Calvat avait l'indignité de mettre dans la bouche de Marcelle Fabrice était convaincu que la pauvre enfant ne les avait jamais prononcées.... Calvat avait bien présumé que jamais le père n'interrogerait sa fille sur un pareil sujet.....

Comme Fabrice se livrait à cette cruelle délibération, la portière en vieille tapisserie qui fermait l'entrée de l'atelier se souleva, et le frais et joli visage de Marcelle apparut.

—Je te dérange, père? dit-elle.

Le peintre devint très pâle.

—Non, dit-il.

—Je peux entrer?

—Certainement.

Elle entra, son cerceau à la main, et vint lui tendre son front.

—Tu es triste? demanda l'enfant.

—Pourquoi veux-tu que je sois triste?

—Tu ne travailles pas.....

—Je me repose un peu....Tu viens de courir, ma chère petite? tu es toute rouge.....

—Je viens de prendre ma leçon de piano avec maman.

—Elle est toujours bonne pour toi, ta mère?

—Très bonne.

—Tu l'aimes toujours bien?

—Toujours bien.... mais toi mieux!... A présent, je vais jouer.... sous les arbres.... pas au soleil..... sois tranquille!

Elle s'en allait.—Il la rappela.

—Ah! je voulais te dire, mon enfant.... Viens ici!—Il lui prit la tête entre ses mains, et la regardant dans les yeux:—Ma chère petite, je voulais te demander.... une chose....

—Quoi, père?

Il hésita pendant quelques secondes; —puis brusquement, avec un sourire contraint:

—Je voulais te demander de m'embrasser encore.... Va maintenant, ma petite.—Va jouer.... va vite!

Elle sortit en courant.

Quand elle eut disparu, l'artiste, qui était pourtant ferme comme un roc, essuya une larme.—Puis il se leva, reprit sa palette, et se remit à peindre.

Le lendemain, dans l'après-midi, il eut l'étonnement de voir Calvat entrer dans son atelier.

—Comment oses-tu te représenter chez moi? lui dit-il avec une menaçante gravité.

—Mon cher, répondit Calvat d'un ton de soumission, la nuit porte conseil.... je viens te faire mes excuses.... Je n'étais pas ivre hier, comme tu me l'as dit un peu rudement, et j'ajoute que je ne mentais pas.... Mais j'ai eu tort, j'en conviens, de te rapporter un propos d'enfant qui devait t'affecter profondément, et qui pouvait être, qui était certainement un mensonge. J'y ai bien réfléchi, et je puis prouvé que Marcelle a imaginé l'histoire qu'elle m'a conté. Les enfants, tu le sais, sont volontiers menteurs, et leurs inventions ont souvent ce caractère de malice sournoise et de fausse naïveté que tu peux remarquer dans cette plaisanterie de Marcelle.... Il ne servirait à rien de l'interroger.... en pareil cas, que l'enfant soutienne son mensonge ou qu'il le désavoue, on n'en sait pas plus long.... Le mieux est donc, il me semble, de passer l'éponge sur la faute de la petite, d'oublier mon excès de zèle.... assez compréhensible,—et de me donner ta main.

La justification alléguée par Calvat n'était pas sans vraisemblance. Elle apportait à l'âme bouleversée de Fabrice un demi-apaisement qui le désarma.

—Soit! dit-il, en lui tendant la main.. Mais je ne veux plus entendre un mot douteux sur ma femme! je te prie de t'en souvenir.

Cependant, à dater du jour où le soupçon avait pénétré dans son esprit, le peintre, qui que fût son empire sur lui-même, ne put s'empêcher de laisser voir à sa femme et à Pierrepont quelques signes de la préoccupation qui l'obsédait. Ils sentirent confusément que son attention était éveillée sur eux. Par un commun accord, leur rendez-vous en devinrent plus rares; encore, en même temps que leur passion, plus gênée et agitée, en devenait plus impatiente. Ils ne se rencontraient jamais hors de la villa de Bellevue, Béatrice ayant opposé une résistance invincible à toutes les combinaisons que Pierrepont lui proposait pour faciliter leurs tête-à-tête. Elle était coppable! Mais même dans sa faute, elle conservait une hauteur d'âme qui les refusait aux expédiens de la galanterie vulgaire. Dans les conditions d'existence qui leur étaient faites, pour supplier à la rareté des épanchements de vive voix, il était difficile qu'il ne lui vînt pas la tentation fatale de s'écrire,—c'était ce qu'attendait Gustave Calvat.

Comme on s'en doute, Calvat n'avait affecté le regret de sa délation, et ne s'en était excusé auprès de Fabrice que pour ménager sa rentrée dans la maison, et y surveiller plus à l'aise celle qu'il avait résolu de perdre. Calvat était un drôle; mais il n'était nullement un sot, et il avait surtout à un haut degré ces instincts et ces goûts de bohême qui semblent partisiellement sur les coulisses de sa sorte. Avant même que Marcelle ne lui eût adressé l'innocente et terrible question qu'il s'était empressé de répéter à Fabrice, il avait soupçonné, avec la malignité et la clairvoyance de la haine, la liaison de Pierrepont et de Béatrice: il en avait maintenant acquis la certitude; mais il comprenait qu'il ne perdrait lui-même aucun profit, s'il essayait de la faire partager à Fabrice sans lui apporter quelque preuve irréfutable.

Convaincu par une suite de déductions naturelles que les deux amants devaient s'écrire, il s'appliqua à découvrir leurs moyens de correspondance. Les fréquentes et longues promenades de Béatrice dans la partie basse du jardin lui paraissant équivoques, il supposa que les lettres pouvaient s'échanger par-dessus le mur de clôture peu élevé qui donnait sur le chemin. Sa surveillance de ce côté n'aboutit à rien.—S'écrivaient-ils simplement par la poste?—Calvat, pour s'en assurer, prit l'habitude de se trouver tous les soirs et le matin devant la grille de la villa, à l'heure où le facteur apportait les lettres. Cet homme, le connaissant pour le beau-frère du peintre, n'hésitait pas à lui remettre celles qui étaient destinées à la maison, et Calvat en étudiait les adresses avec soin. Quoique Fabrice n'ouvrît jamais les lettres adressées à sa femme, il n'était pas vraisemblable que le marquis écrivît à Béatrice sans prendre des précautions exceptionnelles. Au bout de quelques jours d'espionnage, Calvat était frappé du nombre de lettres qui arrivaient à la villa, avec cette inscription: *Madame la vicomtesse d'Aymaret, aux soins de Madame Jacques Fabrice.*—Il les remarqua d'autant plus que l'écriture lui en parut contrefaite.—Il se décida à en ouvrir une:—à part l'adresse, elle était tout entière de la main de Pierrepont.—Le voici:

"Chère Béatrice, oui, cette existence de fourberie et de trahison est indigne de nous deux. Je vous aime de le sentir comme moi.... Tant qu'elle dura, notre bonheur n'est qu'une illusion, notre amour qu'une souffrance:...et n'avons-nous pas assez souffert?... Croyez bien que je suis aussi incapable que vous de chercher des mots hypocrites pour tromper ma conscience.... Nous sommes coupables, je le sais, mais jamais crime d'amour eut-il de pareilles excuses?..... Y eut-il jamais entre deux cœurs honnêtes et sincères de pareilles fatalités?.... Oui, nous sommes des coupables, mais nous sommes aussi des victimes.... ce qui serait vraiment criminel et sans excuse, ce serait de [illegible] cette vie de honteuse duplicité.... Il faut donc partir.... Je vous en supplie, ma bien-aimée, daignez consentir.... Fiez-vous à moi.... toutes mes mesures sont prises ....Tout ce qui est possible à un homme, je le ferai pour que votre exil soit un exil enchanté.—Je t'aime.—PIERRE."

Quand il eut terminé sa lecture, le visage de Calvat se crispa dans un hideux sourire.—Il replia la lettre, se fit ouvrir la grille, et se dirigea vers l'atelier de Fabrice.

—Tiens! c'est toi? dit le peintre.—J'ai cru que c'était le marquis, qui doit venir ce matin.

—Non....ce n'est que moi, dit Calvat —Mon cher, poursuivit-il en baissant un peu la voix, tu ne m'accuseras plus, j'espère, d'être un ivrogne et un menteur....le hasard m'a mis en possession d'une lettre très intéressante pour toi... Comme ton parent et ton ami,—quelque peine que j'en éprouve,—il m'était impossible de ne pas te la communiquer... tu en conviendras toi-même quand tu l'auras lue.

—Je ne la lirai pas, répondit Fabrice en repoussant la main de Calvat qui lui tendait la lettre.—Sors d'ici à l'instant, et je te défends d'y remettre jamais les pieds.

—Tu me rappelleras, dit Calvat, et comme je suis sans rancune, je serai là à ton premier signe.—Cette lettre est de Pierrepont, et elle est adressée à ta femme.—Je te la laisse.—Il la jeta sur la table et sortit de l'atelier.

L'artiste, demeuré seul, eut un moment d'affreuse perplexité. Immobile, pétrifié, il regardait la table, et, sur la table, la lettre.—Enfin, il s'avança d'un pas raide, d'un pas de statue. Il saisit la lettre, hésita encore, fit un mouvement pour la déchirer; puis, avec une décision brusque, il la déplia et la lut....

—Calvat, cependant, en passant devant l'habitation, avait aperçu dans le salon Béatrice assise et travaillant près d'une fenêtre ouverte. Il s'approcha vivement, et se penchant un peu à l'intérieur:

—Madame, lui dit-il, j'ai le plaisir de vous informer qu'au moment où j'ai l'honneur de vous parler, votre mari est en train de lire la dernière lettre de votre amant..... Bonjour!—et il prit de chemin de la grille. Comme il allait la refermer sur lui quelqu'un lui fit signe de loin de la laisser ouverte: c'était Pierrepont qui arrivait de la gare. Ils se saluèrent. Calvat disparut à l'angle d'une rue, et Pierre pont entra dans la villa.

Béatrice, sous le coup de l'avis effroyable qu'elle venait de recevoir, était demeurée foudroyée; elle avait entendu les paroles de Calvat; elle n'en saisissait pas le sens. Puis une lumière terrible envahit son esprit et elle comprit:—Une lettre de Pierrepont était dans les mains de son mari..... Elle aperçut d'un coup d'œil dans un chaos sinistre tout ce qui pouvait sortir dans quelques minutes des plis de cette lettre:—le déshonneur, la honte, la perdition, la mort.—Elle ferma les yeux et ne vit plus pendant un moment que des ténèbres traversées par des gerbes d'étincelles. Elle fut éveillée tout à coup de cet égarement par un bruit de pas sur le sable des allées: elle jeta un regard au dehors et reconnut, avec une terreur inexprimable, le marquis de Pierrepont qui passait dans le jardin, se dirigeant vers l'atelier de Fabrice.—Elle se leva; puis, subitement, sans réflexion, sans dessein arrêté, entraînée follement par la crainte d'un conflit imminent entre les deux hommes, elle s'élança, sa tapisserie à la main, descendit le perron en courant et marcha à pas précipités vers l'atelier où Pierrepont venait d'entrer.

La grande baie qui servait de porte à l'atelier était fermée par deux portières qui laissaient entre elles un étroit vestibule. Béatrice, après avoir vivement poussé la première, s'arrêta—et écouta, autant que les battements désordonnés de son cœur le lui permettaient....elle pouvait même entrevoir à travers l'entre-bâillement de la seconde portière ce qui se passait dans l'atelier.

Fabrice, au moment où Pierrepont était entré, s'occupait de charger des pistolets qui lui avaient été donnés précisément par le marquis et avec lesquels il avait coutume de s'exercer assez fréquemment dans son jardin pour se distraire un moment de son travail.

—Vous êtes toujours content de ces armes-là? dit Pierrepont en prenant et en reposant ensuite sur la table le pistolet que le peintre venait de charger.

—Enchanté, dit Fabrice.

—Vous allez tirer?

—Oui.

—Eh bien! nous allons faire un *match*, si vous voulez?

—Très volontiers.

—Vous n'êtes pas souffrant, ce matin? ....Vous avez l'air fatigué.

—Oui,.... ça doit être.... Je viens d'avoir une scène très pénible avec Calvat.

—Ah!....je l'ai rencontré comme il sortait de chez vous.

—Ce malheureux a voué à ma femme une haine mortelle.

—C'est assez visible.

—Il la diffamait tout à l'heure d'une manière affreuse...

—Cela prouve que c'est un méchant homme, et rien de plus.

—Je l'ai chassé.

—Bon débarras, entre nous, mon cher. —Et pourtant il m'a troublé.... je ne puis dire cela qu'à un vieil ami comme vous.... Mais il m'a troublé.... Il m'a laissé des doutes....

—Des doutes sur une femme comme la vôtre?.... Voyons, mon ami, c'est de la folie!

—Oui, n'est-ce pas? reprit Fabrice.—Vous la connaissez bien.... et même depuis plus longtemps que moi.... Vous me répondriez de son honneur sur le vôtre, n'est-ce pas?

—Absolument.

—Et vous auriez raison..... car le vôtre et le sien se valent.....

Et, lui mettant brusquement sa lettre sous les yeux:

—Tenez!

Pierrepont recula comme s'il eût vu un spectre.—Puis, saisissant sa lettre de la pistolet qu'il venait d'y replacer, et présentant la crosse de l'arme à Fabrice:

—Tue-moi! lui dit-il.

—Non, dit le peintre; pas ainsi, du moins.

Il fit quelques pas à travers l'atelier, comme pour rassembler sa pensée; puis, revenant au marquis:

—Pouvez-vous, lui dit-il, et voulez-vous m'expliquer quelques mots de votre lettre dont la signification m'échappe ..... Vous l'invoquez pour excuses certaines circonstances mystérieuses du passé, certaines fatalités que vous auriez subies, Mlle de Sardonne et vous..... Puis-je savoir à quoi vous faites allusion?

Pierrepont lui dit brièvement ce qui s'était passé autrefois entre Béatrice et lui, leur attachement mutuel, et comment Mme de Montauron avait forcé la jeune fille de refuser la main qu'il lui offrait.

Après une pause de rêverie et de silence, Fabrice lui répondit:

—Vos sentiments pour Mlle de Sardonne vous font désirer, je suppose, que cette affaire se traite entre vous et moi sans éclat, afin de lui épargner aux yeux du monde une défiguration que je désire moi-même épargner à mon nom.

—Tout ce que vous me proposerez dans ce dessein, dit Pierrepont, est accepté d'avance.

—Un duel, avec son accompagnement ordinaire de témoins, révélerait tout au public..... Vous m'offrez tout à l'heure de faire avec moi un *match* au pistolet.....J'accepte.....je crois que nous sommes à peu près de force égale .....Pour celui de nous qui aura l'avantage, ce sera la vie; pour l'autre, ce sera le suicide.

—Soit! dit Pierrepont: c'est entendu.

—Chacun de nous s'engage sur l'honneur à respecter ces conditions.

—C'est entendu, répéta Pierrepont.

—Maintenant, dit le peintre, il faut que je me réigne à vous adresser une demande.... Je sais que tout cela est tout à fait incorrect,—et je m'en excuse.—Voici ce dont il s'agit.... Si je dois laisser ma fille orpheline, je ne voudrais pas d'un moins la laisser sans ressources.—Or, je n'ai rien,—sauf cent mille francs qui m'ont été donnés à compte sur ces panneaux par Nicholson, —et que je serais d'ailleurs forcé de lui rendre si je n'achevais pas mon travail.. Il doit me verser en outre le double de cette somme quand je lui livrerai les panneaux....Je ne crois pas pouvoir les finir avant quatre mois.... Je vous demande de dons, si c'est moi qui dois mourir, de m'accorder ce délai de quatre mois,—et je n'ai pas besoin de vous dire que cette convention sera réciproque.

Il y avait dans cette préoccupation du malheureux artiste quelque chose de si poignant que Pierrepont se détourna pour cacher l'agitation presque convulsive de son traits.

—Ce sera, dit-il, comme vous le désirez.

Le peintre enferma les pistolets dans leur boîte et prit quelques cartouches de balles.

—J'ai l'habitude de ces pistolets, dit-il. En voulez-vous d'autres?

—C'est inutile! dit Pierrepont. J'ai moi-même beaucoup pratiqué ceux-ci. Allons!

Ils quittèrent l'atelier et se dirigèrent, en descendant les rampes du jardin, vers l'allée de charmilles dont il a été plus d'une fois parlé dans le cours de ce récit. On se souvient peut-être qu'une plaque de tir avait été établie à l'une des extrémités de cette allée:—en face, à l'autre bout, était un banc rustique adossé au mur.—Quand Pierrepont et Fabrice arrivèrent devant la plaque de tir pour y fixer les cartons, ils aperçurent Béatrice assise sur ce banc: elle travaillait à sa tapisserie.

Les deux hommes échangèrent un regard.—Ils savaient l'un et l'autre que l'allée de charmilles était pour Béatrice un lieu de promenade et de retraite favori. Ils ne furent donc pas surpris de la voir là: ils crurent et ils devaient croire que le hasard seul l'y avait amenée.

Mais sa présence pendant la scène qui se préparait avait un caractère tragique donc tous deux subirent profondément l'impression. Elle leur imposait en même temps une dissimulation de physionomie et de langage qui, dans un pareil instant, était aussi pénible qu'elle était nécessaire.

Béatrice, cependant, soutenue par l'horreur même de la crise et par son excessive tension nerveuse, continuait de piquer son aiguille avec une apparence de calme, et ce fut avec son sourire habituel qu'elle rendit à Pierrepont son salut en lui donnant la main.

—Belle journée, dit-elle, n'est-ce pas? —Oui....vraie journée d'été.... Vous voyez.....nous allons faire un match, Fabrice et moi....

—Ah! quel est le plus fort de vous deux?

Pierrepont fit un geste incertain.

—Nous allons voir, dit-il en souriant.

Fabrice déposa sur le banc, à côté d'elle, la boîte d'acajou et un paquet de cartouches.

Les armes dont ils allaient se servir étaient des pistolets Flaubert du calibre le plus fort.—Les cartons de tir étaient divisés, suivant la coutume, en un certain nombre de cercles se développant autour d'une mouche centrale mipartie noire et blanche. La distance étant de la longueur de l'allée, c'est-à-dire d'environ vingt-cinq pas.—Devant Béatrice, profondément attentive sous son apparence distraite, ils achevèrent d'arrêter leurs conventions.—Le match devait être de sept balles, le tir était à volonté, chacun d'eux devait tirer deux balles coup sur coup aux deux premières reprises; à la troisième, trois balles également coup sur coup. Chaque division de la cible touchée par les tireurs donnait le nombre de points déterminé par l'usage, et indiqué d'ailleurs sur les cartons:—le cercle le plus éloigné du centre, un point; la mouche centrale, *sept*.

Une pièce de monnaie jetée en l'air décida que Fabrice devait tirer le premier. Il commença donc le feu et mit ses deux premières balles dans l'intérieur du second cercle. Pierrepont, moins adroit ou moins heureux, perdit une de ses balles dans la plaque; l'autre entama le carton. Cette première reprise assurait donc quatre points à Fabrice et un seul au marquis.

—Vous me ménagez, je crois, dit le peintre.

—Nullement, dit Pierrepont.—

A la seconde reprise, Fabrice logea ses deux balles dans le troisième cercle.—Pierrepont, après lui, fit deux et deux. —Fabrice avait dix points contre cinq.

La troisième épreuve lui donnait une avance encore plus considérable: de ses trois balles il fit douze points. Il en avait donc alors vingt-deux contre cinq.

Pierrepont, dont l'attitude indiquait une sorte de nonchalance découragée, s'apprêtait à tirer à son tour ses trois dernières balles; il armait son pistolet quand un léger frottement le fit retourner: il rencontra alors le regard ardent de Béatrice tendu vers lui avec une expression telle qu'il en fut pénétré jusqu'au fond de son être. Il comprit instantanément qu'elle savait tout.... Elle savait tout, et ce regard désespéré, éperdu, qui le suppliait, impérieux, le contraignait et lui ordonnait de vivre et de se garder pour elle. Jamais sa soudaine beauté n'avait eu une telle puissance de fascination.—Il se replaça, ajusta un peu longuement et fit feu. De ses deux premières coups il perça l'étroit cercle noir qui entourait le point blanc central; sa dernière balle vint se loger au centre même.—Il gagnait dix-neuf points.. —Il en avait donc alors vingt-quatre contre vingt-deux,—Fabrice était condamné.

La fumée du dernier coup de feu n'était pas dissipée qu'un violent éclat de rire retentissait aux oreilles des deux hommes stupéfaits:—Béatrice s'était dressée soudainement, les yeux démesurément ouverts, et comme illuminée de folie: elle balbutia quelques mots infintelligibles, puis éclata de nouveau en rires saccadés, sauvages et tellement continus, qu'ils semblaient répétés et prolongés dans la campagne par quelque écho sinistre. La voyant chanceler, Fabrice la soutint et la reposa doucement sur le banc; peu à peu son rire s'éteignit, elle s'agita quelque temps en légère convulsion et s'évanouit.

—Elle nous avait écoutés!... murmura le peintre, comme se parlant à lui-même.

Il se retourna vers Pierrepont, qui se tenait immobile à deux pas, aussi pâle qu'un mort sous son pelisse.

—Je vous prie, monsieur, lui dit-il, de nous laisser.

Pierrepont eut un geste d'hésitation et lui montra Béatrice renversée et inerte sur le banc.

—Me croyez-vous donc capable, reprit le peintre, de maltraiter une femme..... même celle-là?....

Pierrepont, enfin, le salua du chapeau et s'éloigna.

Fabrice, alors, relevant le mouchoir de Béatrice, qui était tombé à ses pieds, alla le tremper dans l'eau d'un bassin encadré de rocailles qui se trouvait au milieu de l'allée; et, revenant à sa femme, lui baigna les tempes et le visage.—

Après quelques minutes, elle se réveilla, promena d'abord son regard vague autour d'elle, puis le fixa sur son mari:—Que sorte de gémissement et le mouvement subit par lequel elle ouvrit ses yeux de sa main témoignèrent qu'elle reprenait possession de sa mémoire, qu'elle reprenait le sentiment de la terrible réalité.

—Béatrice, dit alors le peintre, si une explication vous est trop pénible en ce moment, je l'ajournerai.

—Oh! non..... Tout de suite!—murmura-t-elle.

—Elle ne sera pas longue, au reste, reprit Fabrice; car, si je ne me trompe, j'ai pris de chose à vous apprendre.. Vos nerfs viennent de vous trahir..... Vous avez entendu, n'est-ce pas, ce qui vient dit, il y a une demi-heure, dans mon atelier, entre le marquis de Pierrepont et moi?

Elle fit signe qu'elle avait entendu.

—Vous savez par conséquent pour quelle raison j'ai voulu éviter l'éclat, le scandale d'un duel?..... Vous savez que j'étais pour vous épargner une tache personnelle; — qui pouvait d'ailleurs rejaillir sur ma fille innocente!

Elle fit le même signe de tête affirmatif.

—Comme vous devez le comprendre, cette préoccupation n'aurait plus aucune utilité; elle serait dérisoire, si vous quittiez la maison de votre mari, tant qu'il vivra. Ce serait révéler au public ce qu'il vous importe autant qu'à moi de lui cacher. Il nous sera infiniment dur, sans doute, sachant l'un et l'autre ce que nous savons, de supporter la vie commune pendant trois ou quatre mois. —Mais puisque j'aurai ce courage, j'espère que vous l'aurez aussi.

—Ce que vous voudrez!

—Pour vous soutenir pendant cette épreuve, vous aurez la consolante pensée d'être bientôt tout entière à celui,.. à celui pour qui vous faisiez des vœux tout à l'heure pendant que nous nous battions.

Béatrice ne répondit pas.

—Pour finir, ajouta Fabrice, je n'ai pas, je pense, de plan de conduite à vous tracer.... Je suppose que vous n'oublierez pas, le marquis de Pierrepont et vous, le respect qui est dû à un homme dont les jours sont comptés.

Il la quitta sur ces paroles et regagna son atelier.

Pour elle, elle demeura jusqu'au soir dans cette allée fatale, tantôt marchant avec égarement, tantôt se rassoyant, anéantie sur son banc.... Etait-ce bien elle qui était là?.... qui venait d'être mêlée à ces scènes effroyables?.... Etait-ce elle, Béatrice, qui venait de recevoir,—et de mériter, hélas!—le reproche sanglant que lui avait adressé Fabrice?..... car elle n'avait pas cru le nier.... Il était trop vrai que, pendant le combat où la vie de son mari était en jeu contre celle d'un autre, ce n'était pas pour son mari qu'elle tremblait,—il était trop vrai qu'elle avait commis, dans un élan de passion, le crime de pousser la main hésitante de Pierrepont,—et qu'en voyant son mari frappé d'un arrêt de mort, son premier mouvement avait été celui d'une joie farouche.....—Elle savait alors, la pauvre créature, — comme tant d'autres l'ont su avant elle,—jusqu'à quel degré la passion peut fausser et pervertir les âmes les plus pures et les plus hautes quand on la laisse s'établir en souveraine sur les ruines de la raison, de la volonté et de l'honneur.

XV.

HONNEUR D'ARTISTE.

Plusieurs semaines se sont écoulées. On est au mois d'août. Béatrice et Pierrepont ne se sont pas revus. Par un scrupule qui leur est commun, ils ont même évité toute communication écrite. Béatrice sait seulement que Pierrepont, suivant son habitude, passe l'été à Paris, et elle présume qu'il y attend ses ordres.

Il reçoit d'elle un matin le billet suivant:

"Je vous conjure de partir pour Glion. Je sais que Mme d'Aymaret y est encore; —confiez-lui tout. Dites-lui que je sois à ses pieds, que je deviens folle, que je l'attends."

Quelques heures après, le marquis partit pour la Suisse. Il était le lendemain dans l'après-midi à Glion, et deux jours plus tard, Mme d'Aymaret, dont le mari était à peu près rétabli, arrivait à Paris,—d'où elle se rendit aussitôt à Bellevue. En la voyant entrer dans son salon, la femme du peintre laissa échapper un faible cri:—Elise!—et elle joignit les mains en la regardant d'un air de supplication.—Mme d'Aymaret l'attira dans ses bras, et Béatrice s'y précipita avec des sanglots déchirans.

—Merci! merci! lui dit elle à travers ses larmes:—il y a deux mois que je n'avais pleuré!

Et quand elle se fut un peu calmée:

—Il t'a tout dit?

—Tout.

Elle la fit asseoir.

—Eh! bien.... qu'est-ce que tu penses?.... Car moi, je ne pense plus!

—Je pense, dit Mme d'Aymaret, qu'il faut tout faire pour sauver la vie de ton mari.

—C'est impossible.... Il ne voudra pas!

—Qui.... ne voudra pas?

—Lui.... mon mari!

—Pourquoi?

—Parce qu'il a engagé sa parole!

Mme d'Aymaret prit un accent sévère, presque dur:

—Béatrice, lui dit-elle, si je pouvais imaginer une seule minute que tu envisages sans horreur la perspective prochaine de ton veuvage, je ne te reverrais de ma vie.

—Ecoute moi, dit Béatrice: cet effroyable sentiment que tu me prêtes là,—je l'ai éprouvé..... je l'ai éprouvé pendant leur combat, — pendant que leurs deux existences étaient en jeu.... Il m'a poursuivi..... Il m'a longtemps obsédée malgré moi.....Maintenant.... il faut que Dieu m'ait pas encore abandonnée tout à fait.... Il a permis que je me rendisse maîtresse de cette affreuse tentation..... Maintenant je puis t'affirmer en toute vérité que je donnerais ma vie pour sauver celle de ce malheureux.....

—Tu l'aimes! s'écria Mme d'Aymaret.

—Je ne l'aime pas!..... mais il ne fait une telle pitié!..... une telle pitié..... Il a si peu mérité cette longue agonie qui lui est infligée!..... et il la supporte avec tant de courage..... et de douceur!..... Je suis sa prisonnière..... Il pouvait me torturer l'âme..... me martyriser..... et jamais, —sauf peut-être le premier jour..... et la première heure,—il n'a eu pour moi un mot de reproche, une parole amère..... Il est avec moi comme autrefois..... Si bien, qu'il y a des instants, quand je l'entends me parler, quand je le vois me sourire, des instants où je crois vraiment qu'il ne s'est rien passé, que j'ai fait un rêve épouvantable!.....

—C'est qu'il t'aime encore, ma pauvre chérie, et alors rien n'est désespéré!

—Ce n'est pas qu'il m'aime.....comment vous-tu qu'il.....Non..... c'est qu'il se souvient, c'est qu'il se venge de mon orgueil, de mes préjugés de naissance, de ces misérables dédains.....c'est qu'il veut me prouver qu'un artiste sait souffrir et mourir en gentilhomme.....

—Combien de temps reste-t-il, dit Mme d'Aymaret, avant le terme fatal?

—Je n'en sais rien, car s'il ne peut le dépasser, ce terme, il peut le devancer.. Tout dépend de son travail.....dès qu'il aura terminé, certainement il se tuera!

—Et où en est son travail?..... Tu ne le sais pas?.... Tu ne vas plus dans son atelier?

—Pardon!..... il y a quelques jours j'ai rassemblé mon courage, et j'y suis retournée..... je m'assois là, je travaille à côté de lui..... il me laisse faire..... il m'adresse un mot de temps en temps..... un mot indifférent..... c'est affreux!

Son cœur éclata de nouveau, et elle pleura un moment en silence.

—Je te demandais, ma chérie, reprit Mme d'Aymaret, où en est ce travail?

—Très avancé..... le malheureux ne perd pas une minute..... Dès le point du jour, il est devant ses panneaux..... c'est admirable, ce qu'il fait!..... comment a-t-il le courage de travailler, avec une telle préoccupation sur l'esprit?... Je ne le comprends pas!

—Et il paraît tranquille, dis-tu?

—I paraît tranquille, oui!..... mais ses cheveux blanchissent.....

—Ah! il faut le sauver! s'écria Mme d'Aymaret, en se levant. Tu me donnes pleins pouvoirs, n'est-ce pas? tu approuves d'avance tout ce que je pourrai tenter?

—Tout..... absolument tout.....et du fond du cœur, grand Dieu!

—Eh bien! écris-le à Pierrepont, que je dois voir demain.